

«L'important n'est pas la conformité du couple vis-à-vis des autres, mais élever les enfants dans l'harmonie»

Dans cet entretien qu'il nous a accordé, le sociologue Djaâfar Lesbet explique que les familles recomposées se trouvent majoritairement dans les villes. Un phénomène plus fréquent chez les classes moyennes. Il indique que le fait qu'une belle-mère soit assimilée à une marâtre n'est pas propre aux couples recomposés. Le rejet existe dans toutes les familles, sauf qu'il est exacerbé par «l'excuse toute trouvée». Pour lui, ce sont de nouvelles relations non encore digérées.

Entretien réalisé
par Fatma Haouari

Soirmagazine : Pour cause de divorce, les familles recomposées sont à la hausse. Comment à votre avis la société appréhende ce genre de familles ?

Djaâfar Lesbet : C'est un phénomène marginal qui touche majoritairement les villes. Il est certainement plus fréquent chez les classes moyennes. On s'interroge sur «l'importation» des signes de désocialisation de sociétés dites «occidentales» globalement, sans se donner la peine de la définir géographiquement, économiquement ou culturellement. Par exemple, en France, une enquête évalue qu'une famille sur dix est recomposée. 1,6 million d'enfants vivent avec un beau-père ou une belle-mère. Or, il y a une trentaine d'années, personne n'en parlait, car perçu comme un indice dévalorisant de la famille, le signe avant-coureur de la déstructuration de la société. On a pris le temps de se rassurer et aujourd'hui, on a fait de la déviation d'hier une nouvelle forme d'organisation familiale. La famille type de demain, allant jusqu'à remettre en cause la notion et la perception originelle du couple. Celui-ci ne sera plus incarné par un homme et une femme, mais par une variété de couples de même sexe. En Algérie, on a aucune donnée statistique, mais on glose sur le sujet, sans oser pousser la réflexion jusqu'à ce seuil. Partant de ce principe, on peut dire que c'est là un signe inéluctable, marquant, montrant ou masquant la perception d'un type d'évolution économique, doublé d'un indice d'accès à la «modernité» dite universelle. Avant, le mariage était une alliance entre familles, le couple n'existait que par et pour la famille au sens large. Ce modèle perd de son hégémonie, surtout depuis l'indépendance. Les bouleversements qu'a connus le pays depuis cette date la plus marquante de notre histoire ne peut res-



Photos : D. R.

ter neutre, sans produire des effets inattendus sur les membres qui composent la nouvelle société, réveiller sa conscience, réanimer ses riches différences et favoriser l'émergence de l'individu.

Tout cela induit forcément des changements, attendus par les uns et contestés par d'autres, souvent au nom de valeurs, de principes et de fondements supposés communément partagés.

La société est-elle prête à accepter le changement dans les mœurs ?

Pour en revenir aux familles décomposées et recomposées ou disloquées, cela n'est pas un fait nouveau. C'est sa lisibilité et sa crédibilité qui le sont et encore par comparaison avec une autre structure sociale perçue comme un point directionnel à l'horizon, grossi par le vide de proximité. Une déviation par rapport à une situation relativement stable, un remodelage inévitable de notre société, mue par les sources de savoir aujourd'hui diversifiées, stimulée par les changements économiques, politiques, culturels, qui inévitablement influent sur la pensée et modifient les mentalités, en fonction des dispositions de chacun.

Il n'y a pas le feu à la grange, c'est juste une question d'altérité.

Dans l'imaginaire populaire, la belle-mère est assimilée à une marâtre. D'où vient ce préjugé ?

Je ne sais pas si on peut parler de préjugé, mais de nouvelles relations non encore digérées. En politique québécoise, une «belle-mère» est un ancien Premier ministre venant embarrasser son ancien parti par des critiques ou des déclarations incendiaires ; en botanique, la belle-mère est le surnom donné au cactus *echinocactus grusonii* en raison de ses nombreuses et fortes épines. Dans l'argot des métiers, un vocable métaphorique désignant une épingle à nourrice pour les costumières, une remorque dans le transport routier.

En plus des perles qu'on lui met autour du cou : «Le mariage, c'est pas la mer à boire, mais la belle-mère à avaler.» «La conscience est une belle-mère qui ne sort jamais de chez vous.» «J'adore ma belle-mère. Je l'aime tellement que je l'emmène partout avec moi. Mais elle retrouve toujours la maison...» «Avoir sa belle-mère en province quand on demeure à Paris, et vice-versa, est une de ces bonnes fortunes qui se rencontrent toujours trop rarement.» (H. de Balzac).

«Il n'y a pas de bonheur parfait ! dit l'homme quand sa belle-mère mourut et qu'on lui présenta la note des pompes funèbres.» Et cette «perception» est une

attitude universellement partagée. «L'épouse, c'est pour le bon conseil, la belle-mère, c'est pour le bon accueil, mais rien ne vaut une douce maman.» (Léon Tolstoï). Les anthropologues sont unanimes pour dire que «le respect et la crainte avec lesquels le sauvage ignorant considère sa belle-mère».

Est-il vrai qu'une femme développe naturellement des mécanismes de rejet dès qu'elle se marie avec un homme ayant déjà des enfants, où est-ce plutôt le contraire, ce sont les enfants qui la rejettent ?

A mon avis, cette question n'est pas propre aux couples recomposés. Le rejet

progéniture de l'ex-couple. Et si cela revient au mari, il confie la garde à ses parents. Donc parler des familles recomposées en Algérie, c'est faire preuve d'une acrobatie, de haut niveau sportif, pas scientifique.

Les contes, les films et toutes sortes de canaux accentuent la caricature. Faut-il qu'il y ait une communication à même de faciliter les rapports familiaux quand il y a remariage ?

Cela c'est du cinéma, les Américains ont vu défiler des films, qui faisaient l'apologie des familles américaines virtuelles, dans lesquelles aucune ne se reconnaissait, cela n'a pas empêché Hollywood d'être la première industrie du mensonge florissant.

Devions-nous singer ce modèle, pour promouvoir nos fantasmes ?

La société algérienne est-elle une société fermée ou ouverte ?

La société est une vue de l'esprit. C'est la personne qui est ouverte ou fermée aux autres. On dit et on aime entendre que la société algérienne est accueillante, solidaire et a l'esprit de famille. C'est vrai et faux à la fois.

Accueillante pour qui et à quelle condition ? Les exemples de rejet se multiplient vis-à-vis des non-conformistes et encore plus flagrants vis-à-vis de ceux qui ont choisi de ne pas partager la même foi, supposée de tous, fussent-ils Algériens de naissance ou par choix en risquant leur vie pour l'indépendance de leur pays. Solidaire avec qui ? La solidarité n'est pas une valeur innée, elle a toujours été une nécessité, sans laquelle nul ne pouvait survivre. Plus en devient riche, plus la solidarité avec les pauvres devient ténue. L'esprit de famille ? Oui, cela était vrai, quand on était presque tous pauvres. Aujourd'hui, dès que le père laisse les restes d'un bien (généralement issu des biens vacants), tous les membres se retrouvent au tribunal pour se partager le gâteau. Même les agnostiques revendiquent l'application de la charia. On survit avec des clichés éculés.

Quel comportement doit-on privilégier quand le préjugé est le maître à bord ?

L'humilité en incitant et en favorisant aux autres l'acquisition du savoir pour devenir libre. Nul, s'il est raisonnable, ne peut être maître à bord sans les autres. Même le roi ne peut l'être sans ses sujets. L'important n'est pas la composition ou la conformité du couple vis-à-vis des autres, mais comment élever les enfants dans l'harmonie en leur transmettant les valeurs qui feront d'eux des hommes libres et heureux de vivre et de partager avec l'autre. ■



existe dans toutes les familles, sauf qu'il est exacerbé par «l'excuse toute trouvée. «Ce n'est pas sa vraie mère ou son vrai père», laissant supposer que dans toutes les autres la perfection règne. Ce qui est loin d'être vrai. De plus, en général, c'est la femme qui «hérîte» de la garde de la